fond, et c'est de ce qu'il connaît qu'il parle familièrement, sans prétention, avec la variété et la profondeur d'un érudit et d'un philosophe. Montaigne, comme on l'a dit, « a vécu un livre. » Son livre, en effet, c'est lui-même, mieux encore, c'est l'homme, c'est nous-mêmes; à chaque page des *Essais*, on se reconnaît comme dans un miroir; s'il se rencontre sur son chemin quelque matière politique et religieuse, Montaigne se laisse alors aller à *socratiser*, à la manière du fils de l'accoucheuse. Il en a la simplicité, la franchise, la doctrine, la haute raison, ou plus simplement le bon sens. A cette triste époque de bouleversements, de guerres civiles ou religieuses, on ne se donnait même plus la peine de raisonner. Dans ce conflit d'opinions, Montaigne ne dit ni oui ni non, mais « *que sais-je?* » et ce scepticisme, qui ne va pas, notons-le bien, jusqu'à l'athéisme, et dont il se fit comme un *doux oreiller*, éveilla la raison de ses contemporains; il leur apprit à penser, il réforma leur entendement. Montaigne est le fondateur de la philosophie morale, il est le précurseur en droite ligne de Descartes et de Bacon.

Nous glissons rapidement sur les autres écrivains remarquables de cette époque : La Boétie, dont le traité *De la servitude volontaire* est écrit d'un style énergique et comique; Pierre Charron, dont le *Livre de la sagesse* jouit encore de quelque célébrité, quoiqu'il soit inférieur à son *Livre des trois vérités*, où l'on trouve des pages éloquentes; le Loyal Serviteur, nom sous lequel le secrétaire de Bayard a écrit la biographie du héros, où brillent les caractères, l'énergie et la naïve simplicité des temps chevaleresques; Pavannes, auteur de *Mémoires* très-curieux, d'un style noble et impartial; le maréchal de Montluc, dont les *Mémoires*, d'un style libre et hardi, avec une verve singulière d'imagination, ont été appelés par Henri IV la *Bible du soldat*; de La Noue, un des prosateurs les plus éloquents de cette époque, auteur de *Discours politiques et militaires* fort remarquables; Palma-Cayet, qui a écrit une *Histoire de Navarre*, la *Chronologie novennaire* (1588-1598) et *septennaire* (1598 à 1604), ouvrages dénués de critique et de style, mais précieux sous le rapport des faits et des détails; Pierre de l'Estoile, auteur d'un *Journal de Henri III et de Henri IV*, qui renferme d'utiles renseignements; L'Hospital, Marillac, et bien d'autres encore qui ne sauraient trouver place dans un résumé rapide. Mais nous ne pouvons nous dispenser de citer la *Satire Ménippée*, ce chef-d'œuvre de raillerie mordante, de sanglante ironie, qui fut plus fatal à la Ligue que les armes du Béarnais. Il fut composé en commun par Le Roy, Durand, Passerat, Florent Chrétien, Rapin, Gillot et Pithou.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

Voilà, en quelques mots, le rôle et la valeur de Malherbe nettement, rigoureusement appréciés : rien de plus, rien de moins. Malherbe fut un maître, dans le sens de pédagogue, un arrangeur, ce *tyran de syllabes*, comme il le disait lui-même, car il savait se rendre justice; mais poète, il ne le fut jamais. Il a quelques belles strophes, qu'il est parvenu à forger *son cerveau tenaillant*; il n'a rien qui s'élance, qui ressemble au jet puissant de la véritable inspiration. Il possède au plus haut degré le sentiment du rythme, du nombre, de la période, de la cadence même, de l'harmonie; mais la grâce, la souplesse, l'imagination, la fécondité, lui font absolument défaut; jamais ses ivres Trémissantes ne laissent échapper le cri de la Pythie antique : *Deus! ecce Deus!* On peut lui appliquer ce mot, si plein de fine malice, que Voltaire disait d'un auteur de son temps, critique habile et mauvais poète : *Il ressemble à Moïse : il conduit les autres dans la terre promise et n'y entre point lui-même.* Malherbe, *en réduisant la muse aux règles du devoir*, lui coupa les ailes, comme on fait pour ces oiseaux qu'on veut bien ne pas tenir en cage, mais que l'on met dans l'impossibilité de s'envoler. Les fruits de cette discipline sévère ne tardèrent pas à germer, et l'on vit éclore la littérature sobre, pâle et lymphatique, mais régulière jusqu'à la monotonie, qui caractérise les premiers disciples de Malherbe, Racan, entre autres. Heureusement, d'immortels génies allaient ouvrir d'autres voies.

Nous voici arrivés au seuil du XVIe siècle, devant cet immense et splendide épanouissement de l'esprit *français*, si bien préparé par les siècles précédents et surtout par le XVIe.

Parmi les poètes qui appartiennent à la fois au XVIe et au XVIIe siècle, nous trouvons d'Aubigné, auteur de *satires* auxquelles on peut appliquer le jugement que Boileau a porté de celles de Juvénal :

Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés.

La première moitié du grand siècle est marquée par Voiture, dont les *Rondeaux*, les *Ballades*, les *Triolets* et les *Épîtres* ont de l'esprit et de la facilité, mais ou se retrouvent trop souvent aussi l'afféterie et le ton guindé de l'hôtel de Rambouillet; Benserade, auteur de *Sonnets* médiocres, et qui a eu la détestable idée de mettre en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide, ce qui lui valut cette sanglante épigramme de Chapelle :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire.
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau :
Papier, écrun, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
À La Fontaine.

Citons encore Maynard, qui excella dans l'épigramme; Gombaud et Sarrazin, auteurs de *Sonnets* et de pièces fugitives où l'on rencontre des vers agréables; Racan, connu surtout par ses *Bergeries*; disciple de Malherbe, il n'emprunta à son maître que la correction et la pureté de son style, et revint à l'imitation italienne, dont il sut éviter toutefois la fadeur et les sentiments outrés; Scarron, le poète burlesque par excellence, l'auteur de l'*Énéide travestie*, du *Roman comique*, etc.; Saint-Amand, Georges de Scudéry, Saint-Julin, le Père Lemoine, Chapelain, auteurs de *Moïse sauvé*, d'*Alarite ou Rome vaincue*, de *Clovis*, de *Saint Louis*, de la *Pucelle d'Orléans*, épopées détestables, toutes vouées à un éternel ridicule par Boileau; Théophile Viau, qui a composé des *Odes* et des *Sonnets* assez remarquables; Hardy, auteur de cinquante-quatre tragédies que personne ne lit plus; Rotrou, le précurseur du grand Corneille, dont le style est incorrect et le genre irrégulier, et qui a laissé diverses tragédies, dont une seule, *Venceslas*, est restée au répertoire; Jean Mairet, à qui nous devons *Sophonisbe*, la première tragédie française régulière; Colletet, Boisrobert, Cyrano de Bergerac, dont l'*Agrippine* est une pièce assez remarquable, et enfin le grand Corneille, qui les éclipse tous, l'immortel auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de *Rodogune*, d'*Héraclius*, de *Pompée*, etc.

Parmi les écrivains en prose, moralistes ou philosophes, nous trouvons : saint François de Sales, auteur de *Sermons* et de l'*Introduction à la vie dévote*, ouvrages qui ont largement contribué au perfectionnement de la langue française; saint Vincent de Paul, dont la parole était noble, douce, persuasive, entraînante, comme le prouve éloquemment la péroraison de son sermon pour les *Enfants trouvés*; Jean de Lingendes, évêque de Mâcon, auteur de plusieurs oraisons funèbres ou Fléchier a puisé quelques-uns de ses plus beaux mouvements oratoires; le Père André, dont les sermons abondent en saillies piquantes et originales, mais quelquefois burlesques; Lejeune, auteur de sermons encore estimés; Servius et Omer Talon, qui, les premiers, donnèrent au palais l'exemple du plaidoyer moderne; Antoine Arnauld, surnommé le *Quintilien français*, dont la diction plus pure, plus sonore que celle de ses devanciers, a ouvert la véritable voie à l'éloquence judiciaire; Balzac, un des créateurs de la langue française, qui a été pour la prose ce que Malherbe fut pour la poésie, auteur de *Lettres* fameuses, d'*Aristippe* ou *De la cour*, du *Socrate chrétien*, etc.; René Descartes, le réformateur de la philosophie et l'auteur du *Discours sur la méthode*, écrit qui date de deux cents ans, et qui mérite encore d'être médité comme un modèle d'éloquence philosophique.

Le domaine historique nous offre les noms suivants : Brantôme (mort en 1614), et que l'on doit plutôt classer parmi les écrivains du XVIe siècle, dont son style reproduit les formes; on lui doit des *Mémoires*, les *Dames galantes*, etc.; Sully, le ministre de Henri IV, dont les mémoires, publiés par son secrétaire sous le titre d'*Économies royales*, sont écrits avec clarté et élégance; Etienne Pasquier, auquel ses *Recherches de la France*, d'un style simple, naïf et souvent pittoresque, ont valu le surnom de *Varron français*; d'Aubigné, l'auteur des *Satires*, auquel nous devons aussi des *Mémoires* qui se distinguent par la fermeté vive de l'expression, et une *Histoire universelle*, dont le ton libre et enthousiaste ne se soutient pas toujours; le cardinal de Retz, dont les *Mémoires* contiennent une histoire de la Fronde fort intéressante, et dont le style, empreint d'un certain air de grandeur, est impétueux et original comme le fut sa conduite, parfois négligé et incorrect, mais toujours hardi et spirituel. Et comme nous faisons l'histoire des idées encore plus que celle des personnes, n'oublions pas le fameux hôtel Rambouillet, qui fut le berceau de l'Académie française. C'est là qu'acheva de s'épurer notre langue; c'est là que prirent naissance une foule de termes qui l'ont enrichie et dont elle se pare aujourd'hui avec orgueil. Tous les beaux esprits de cette époque tinrent à honneur d'être admis au sein de ce cénacle, et, s'il faut reconnaître que le ton des précieuses fouettées par Molière finit par y régner un peu trop, il serait injuste de contester les services que cette réunion célèbre a rendus à la langue *française*.

En avançant dans le siècle, nous rencontrons des noms de plus en plus nombreux, de plus en plus illustres. Voici d'abord la période poétique, bien autrement glorieuse encore que celle du siècle précédent : Boileau trace les règles des divers genres de poésie, fixe les principes du goût, cloue les mauvais auteurs au pilori d'un éternel ridicule, flagelle impitoyablement les vices; en un mot, ressuscite en lui seul Perse, Horace et Juvénal, comme il l'a dit avec un noble orgueil;

Molière, le plus grand poète comique de tous les temps et de toutes les nations, fait représenter grand le genre et ses immortelles comédies; d'autres auteurs marchent sur ses traces, *longo, sed proximus intervallo*; Boursault, Regnard, Brueys et Palaprat, Dufresny, Dancourt, etc., nous font les tragédies font verser des larmes à toute la cour, introduit dans la langue un éclat, une aisance, une sonorité, une harmonie dont il a emporté le secret, et qui ont fait de son style le plus noble, le plus riche, le plus brillant, le plus élégant qu'on ait peut-être jamais produit sous aucune forme; en même temps, dans ses *Plaidoyers*, il se montre poète comique plein de verve, de malice et d'esprit, et poète lyrique de premier ordre dans les chœurs d'*Esther*, et d'*Athalie*. Thomas Corneille, frère de l'auteur du *Cid*, déploie de l'invention, de la fécondité, mais pèche par le style, qui est faible et incorrect. L'imitable, le naïf et malin La Fontaine, le *Bonhomme*, comme se plaisaient à l'appeler Molière, Racine et Boileau, écrit en se jouant des fables, qui feront à jamais les délices de tous les hommes de goût, ces petits chefs-d'œuvre que tout le monde sait par cœur et que personne ne se lasse de relire. Quinault crée l'opéra; Scarron publie des *Épîtres* estimables pour leur naturel et leur douceur; Mme Deshoulières écrit ces *Idylles* charmantes qui lui valurent, à l'Hôtel Rambouillet, le surnom de *dixième muse*; toutefois, la postérité n'a pas confirmé ce jugement; Chapelle et Bachaumont, dans leur charmant *Voyage*, inaugurent la poésie anacréontique; Hare, Chaulieu et La Faye écrivent des poésies anacréontiques pleines de grâce et de délicatesse; J.-B. Rousseau, dans ses *Odes* et dans ses *Cantates*, se place au premier rang des poètes lyriques.

Parmi les prosateurs et les maîtres de l'éloquence, d'autres noms immortels s'imposent à notre admiration. Bossuet, dans ses *Sermons* et surtout dans ses *Oraisons funèbres*, Bossuet, l'Aigle de Meaux, nous apparaît comme le plus grand orateur chrétien, le plus grand chrétienne; en même temps, il se révèle historien éminent dans son *Discours sur l'histoire universelle*. Fénelon, le Cygne de Cambrai, est moins vigoureux, moins sublime que Bossuet, mais plus vif et plus brillant, sans être moins pathétique. Mascaron, Flechier, Bourdaloue, Massillon, les ministres Claude et Saurin, font retentir la chaire des accents les plus éloquents. Pellisson, dans ses *Mémoires* pour le surintendant Fouquet, donne le modèle de l'éloquence judiciaire; Fontenelle porte dans le langage scientifique l'exemple d'une éloquence simple et sévère; Patru, surnommé le *Quintilien français*, dont la diction plus pure, plus sonore que celle de ses devanciers, a ouvert la véritable voie à l'éloquence judiciaire; Balzac, un des créateurs de la langue française, qui a été pour la prose ce que Malherbe fut pour la poésie, auteur de *Lettres* fameuses, d'*Aristippe* ou *De la cour*, du *Socrate chrétien*, etc.; René Descartes, le réformateur de la philosophie et l'auteur du *Discours sur la méthode*, écrit qui date de deux cents ans, et qui mérite encore d'être médité comme un modèle d'éloquence philosophique.

Le domaine historique nous offre les noms suivants : Brantôme (mort en 1614), et que l'on doit plutôt classer parmi les écrivains du XVIe siècle, dont son style reproduit les formes; on lui doit des *Mémoires*, les *Dames galantes*, etc.; Sully, le ministre de Henri IV, dont les mémoires, publiés par son secrétaire sous le titre d'*Économies royales*, sont écrits avec clarté et élégance; Etienne Pasquier, auquel ses *Recherches de la France*, d'un style simple, naïf et souvent pittoresque, ont valu le surnom de *Varron français*; d'Aubigné, l'auteur des *Satires*, auquel nous devons aussi des *Mémoires* qui se distinguent par la fermeté vive de l'expression, et une *Histoire universelle*, dont le ton libre et enthousiaste ne se soutient pas toujours; le cardinal de Retz, dont les *Mémoires* contiennent une histoire de la Fronde fort intéressante, et dont le style, empreint d'un certain air de grandeur, est impétueux et original comme le fut sa conduite, parfois négligé et incorrect, mais toujours hardi et spirituel. Et comme nous faisons l'histoire des idées encore plus que celle des personnes, n'oublions pas le fameux hôtel Rambouillet, qui fut le berceau de l'Académie française. C'est là qu'acheva de s'épurer notre langue; c'est là que prirent naissance une foule de termes qui l'ont enrichie et dont elle se pare aujourd'hui avec orgueil. Tous les beaux esprits de cette époque tinrent à honneur d'être admis au sein de ce cénacle, et, s'il faut reconnaître que le ton des précieuses fouettées par Molière finit par y régner un peu trop, il serait injuste de contester les services que cette réunion célèbre a rendus à la langue *française*.

En avançant dans le siècle, nous rencontrons des noms de plus en plus nombreux, de plus en plus illustres. Voici d'abord la période poétique, bien autrement glorieuse encore que celle du siècle précédent : Boileau trace les règles des divers genres de poésie, fixe les principes du goût, cloue les mauvais auteurs au pilori d'un éternel ridicule, flagelle impitoyablement les vices; en un mot, ressuscite en lui seul Perse, Horace et Juvénal, comme il l'a dit avec un noble orgueil;

quelques tragédies médiocres et un poème sur le *Commerce*, où se lit ce vers, qu'il appelait modestement le *vers du siècle* :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde;

Legouvé, auteur estimable d'*Épicharis et Néron*, de la *Mort de Henri IV*, etc., et de plusieurs poèmes, entre autres le *Mérite des femmes*; la Harpe, auquel nous devons *Warwick*, *Philoctète*, etc., tragédies assez estimées, et un *Cours de littérature* qui est une œuvre de critique très-remarquable; Ducis, l'imitateur de Shakspeare; M.-J. Chénier, auteur de quelques tragédies déclamatoires : *Charles IX*, *Fénélon*, *Tibère*, etc.

Dans un autre genre, nous devons mentionner : Le Sage, auteur de *Turcaret*, ainsi que de plusieurs romans, dont celui qui a pour titre *Gil Blas* est un des chefs-d'œuvre de notre langue; Destouches, à qui nous devons l'*Irrésolu*, le *Glorieux*, le *Philosophe marié*, etc.; Marivaux, le créateur du *marivaudage* (langage maniéré, mais fin, spirituel et joli); Piron, auteur de la *Métromanie*, chef-d'œuvre de la comédie au XVIIIe siècle, pièce étincelante de verve et d'esprit; Gresset, auteur du *Méchant*, et de ce charmant petit poème badin qui s'appelle *Vert-Vert*, dont le héros est un perroquet; Sedaine, auteur de comédies spirituelles et agréables; le *Philosophe sans le savoir*, la *Gageure imprévue*, etc.; Desmahis, auteur de comédies où abonde l'esprit, mais maniérées, telles que le *Métis perdu*, la *Jeune coquette*, etc.; Palissot, auteur des *Philosophes*, pièce célèbre, où il attaque à outrance les philosophes de cette époque; Dancourt, Fuzelier, Favart, Collé, Sacy, auteurs d'opéras encore estimés aujourd'hui. En même temps, Louis Racine écrivait ses poèmes de la *Grâce* et de la *Religion*; de Bernis, la *Religion vengée*, poème d'inspiration fait défaut; Lefranc de Pompignan publiait son ode magnifique sur la mort de J.-B. Rousseau, et ses *Cantiques sacrés*, dont Voltaire a dit avec une sanglante ironie :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche;

Gilbert lançait ses *Satires* célèbres contre le parti encyclopédique; Saint-Lambert écrivait son poème des *Saisons*; Boucher, celui des *Mois*; et Rosset, celui de l'*Agriculture*; ces poètes éclipsés par Delille, traducteur admirable des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, et auteur d'un grand nombre de poèmes, entre autres les *Jardins*; Ecouchard-Lebrun, surnommé le *Pindare français*, composait des *Odes* dont les défauts font trop souvent oublier les beautés; Malhitre écrivait son poème de l'*Accueil*; Vergnes, qui appartient aux deux siècles, publiait des *Épîtres* et des *Poésies fugitives* pleines d'esprit et d'un sentiment ingénieux, mais où le prosaïsme des vers et l'afféterie des idées blessent un peu les oreilles et le goût. Nous ne dirons rien des poètes érotiques, tels que Dorat, Gentil-Bernard, Berlin, Parny; il nous suffira de les mentionner. Pourquoi faut-il que cette longue suite de génies gracieux, aimables, vifs et spirituels, aille s'éteindre dans le sang? André Chénier aura à peine le temps de se révéler à la France comme un grand poète; puis il fermera sur l'échafaud cette ère glorieuse, il mourra en se frappant le front en disant : *Il y avait pourtant quelque chose là*, magnifique promesse que l'auteur de la *Jeune captive* eût tenue, s'il n'eût pas péri victime de nos luttes révolutionnaires.

Mais c'est parmi les prosateurs que nous devons rechercher les grands noms du XVIIIe siècle; nous ne dirons jamais ce ne fut pour la prose dans notre histoire littéraire. Ici nous ne saurions s'impose au premier rang. Puis nous trouvons la majestueuse figure de Buffon,

À l'histoire immortelle,
Étalant gravement son jabot de dentelle,

l'auteur de l'*Histoire naturelle* et d'un magnifique *Discours sur le style*; J.-J. Rousseau, parfois sophiste et paradoxal, mais le plus éloquent prosateur du XVIIIe siècle; Bernardin de Saint-Pierre, son disciple et son ami, l'auteur des *Harmonies de la nature*, de l'*Chaumière indienne*, et surtout de *Paul et Virginie*; Montesquieu, génie bien supérieur aux Lycurgue et aux Solon, qui assit les bases de la législation sur les principes éternels de la justice, appropriés aux mœurs et aux caractères des différents peuples; Diderot, le fondateur de la grande *Encyclopédie*; d'Alembert, auteur de la célèbre préface de cette immortelle œuvre, et des *Éloges des académiciens*; Thomas, auteur d'*Éloges* célèbres et d'un *Essai sur les éloges* dont le style est si maniéré, tourmenté et déclamatoire, que Voltaire l'a plaisamment appelé le *Gallimathias*; Chamfort, à qui nous devons les *Éloges de Molière et de La Fontaine*, où l'on remarque un air d'aparté qui gâte les pensées les plus naturelles; Vauvenargues, le jeune moraliste, auteur d'une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, de *Caractères*, de *Maximes*, dont le style est pur, délicat et souvent élégant.

Parmi les orateurs chrétiens, nous citerons : le P. Neuville, l'abbé Poulle, l'abbé de Boismont, l'abbé de Beauvais, qui ont prononcé des *Sermons* où l'on se plaît à reconnaître des pensées fines et ingénieuses, un style spirituel, une grande connaissance des caractères, des mœurs et des passions. Nous citerons surtout l'abbé Maury, que ses panégyriques de saint Augustin et de saint Vincent de Paul ont placé au second rang de nos orateurs sacrés.

L'éloquence grave et sévère du barreau fut cultivée par le chancelier d'Aguesseau, qui ses *Mercuriales* et surtout ses *Mercuriales* peuvent faire considérer comme le réformateur du palais; Cochin, Lenormand et Gerbier, dont les *Mémoires* et les *Plaidoyers* excitèrent l'admiration des contemporains; Loyseau de Mauléon et Elie de Beaumont, qui composèrent des *Mémoires* pour les Calas; Dupaty, Linguet, Joly de Fleury, Le Chevalier, Malesherbes, dont les discours se font remarquer par l'élégance du style; au-dessus de tous, Beaumarchais, dont les *Mémoires* et les *Factums*, rédigés pour sa propre cause, sont, comme ses comédies, remplis de verve, d'esprit, de bouffonnerie, de grâce et quelquefois, mais rarement, de mauvais goût; enfin Lally-Tollendal, qui plaida si éloquemment pour la réhabilitation de son père. Dans le domaine philosophique pur, n'oublions pas de rappeler Condorcet, Condorcet, l'Hévélius, le baron d'Holbach et Duclos, qui a écrit des *Considérations sur les mœurs* dans un style précis et élégant.

Dans la phalange des historiens, nous devons noter le bon Rollin, auteur d'une *Histoire romaine* et d'une *Histoire ancienne* qui se distinguent par de savantes recherches, mais dépourvues de tout esprit critique, et d'un *Traité des études* qui est sans contredit son meilleur ouvrage; le duc de Saint-Simon, dont le style, plein de mouvement, et qui appartient aux deux siècles, mais surtout au XVIIe, par son style et par ses idées; Montesquieu, que nous retrouvons comme auteur de l'*Esprit des lois*; Voltaire, le premier prosateur du XVIIIe siècle, auteur d'une *Histoire de France*; Crévier, à qui nous devons une *Histoire des empereurs romains*; Lebeau, l'historien du Bas-Empire; Millot, auteur d'*Éléments d'histoire de France*; Barthélemy, qui un seul ouvrage a suffi à illustrer : le *Voyage du jeune Anacharsis*; l'abbé Raynal, auteur d'une *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, ouvrage déclamatoire, et enfin Anquetil, qui a écrit l'*Esprit de la Ligue*, le meilleur de ses ouvrages, un *Précis d'histoire universelle* et une *Histoire de France* qui jouit encore d'une certaine popularité, quoique elle laisse à désirer, autant sous le rapport du style que du fond du sujet.

Au XVIIIe siècle aussi appartient la gloire d'avoir donné naissance à l'éloquence politique, qui s'élève à son comble sous la Restauration, et s'éteint avec le règne de Louis-Philippe, historique et scientifique. Les grands événements d'une époque exercent une large et décisive influence sur tout ce qui entre dans leur centre d'action; les faits se tiennent et ont des déductions inexorables. Aux révolutionnaires de la politique succédèrent les révolutionnaires des lettres; il était impossible que l'exemple des novateurs hardis, qui avaient renversé l'ancien ordre de choses, ne fût pas suivi de près ou de loin par d'autres novateurs, impatients de saper les bases vermoulues du vieil édifice classique : l'affranchissement devait se produire à tous les degrés dans les esprits, et voilà pourquoi *quelque chose là*, magnifique promesse que l'auteur de la *Jeune captive* eût tenue, s'il n'eût pas péri victime de nos luttes révolutionnaires.

Mais c'est parmi les prosateurs que nous devons rechercher les grands noms du XVIIIe siècle; nous ne dirons jamais ce ne fut pour la prose dans notre histoire littéraire. Ici nous ne saurions s'impose au premier rang. Puis nous trouvons la majestueuse figure de Buffon,

À l'histoire immortelle,
Étalant gravement son jabot de dentelle,

l'auteur de l'*Histoire naturelle* et d'un magnifique *Discours sur le style*; J.-J. Rousseau, parfois sophiste et paradoxal, mais le plus éloquent prosateur du XVIIIe siècle; Bernardin de Saint-Pierre, son disciple et son ami, l'auteur des *Harmonies de la nature*, de l'*Chaumière indienne*, et surtout de *Paul et Virginie*; Montesquieu, génie bien supérieur aux Lycurgue et aux Solon, qui assit les bases de la législation sur les principes éternels de la justice, appropriés aux mœurs et aux caractères des différents peuples; Diderot, le fondateur de la grande *Encyclopédie*; d'Alembert, auteur de la célèbre préface de cette immortelle œuvre, et des *Éloges des académiciens*; Thomas, auteur d'*Éloges* célèbres et d'un *Essai sur les éloges* dont le style est si maniéré, tourmenté et déclamatoire, que Voltaire l'a plaisamment appelé le *Gallimathias*; Chamfort, à qui nous devons les *Éloges de Molière et de La Fontaine*, où l'on remarque un air d'aparté qui gâte les pensées les plus naturelles; Vauvenargues, le jeune moraliste, auteur d'une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, de *Caractères*, de *Maximes*, dont le style est pur, délicat et souvent élégant.

Parmi les orateurs chrétiens, nous citerons; le P. Neuville, l'abbé Poulle, l'abbé de Boismont, l'abbé de Beauvais, qui ont prononcé des *Sermons* où l'on se plaît à reconnaître des pensées fines et ingénieuses, un style spirituel, une grande connaissance des caractères, des mœurs et des passions. Nous citerons surtout l'abbé Maury, que ses panégyriques de saint Augustin et de saint Vincent de Paul ont placé au second rang de nos orateurs sacrés.

L'éloquence grave et sévère du barreau fut cultivée par le chancelier d'Aguesseau, qui ses *Mercuriales* et surtout ses *Mercuriales* peuvent faire considérer comme le réformateur du palais; Cochin, Lenormand et Gerbier, dont les *Mémoires* et les *Plaidoyers* excitèrent l'admiration des contemporains; Loyseau de Mauléon et Elie de Beaumont, qui composèrent des *Mémoires* pour les Calas; Dupaty, Linguet, Joly de Fleury, Le Chevalier, Malesherbes, dont les discours se font remarquer par l'élégance du style; au-dessus de tous, Beaumarchais, dont les *Mémoires* et les *Factums*, rédigés pour sa propre cause, sont, comme ses comédies, remplis de verve, d'esprit, de bouffonnerie, de grâce et quelquefois, mais rarement, de mauvais goût; enfin Lally-Tollendal, qui plaida si éloquemment pour la réhabilitation de son père. Dans le domaine philosophique pur, n'oublions pas de rappeler Condorcet, Condorcet, l'Hévélius, le baron d'Holbach et Duclos, qui a écrit des *Considérations sur les mœurs* dans un style précis et élégant.

Dans la phalange des historiens, nous devons noter le bon Rollin, auteur d'une *Histoire romaine* et d'une *Histoire ancienne* qui se distinguent par de savantes recherches, mais dépourvues de tout esprit critique, et d'un *Traité des études* qui est sans contredit son meilleur ouvrage; le duc de Saint-Simon, dont le style, plein de mouvement, et qui appartient aux deux siècles, mais surtout au XVIIe, par son style et par ses idées; Montesquieu, que nous retrouvons comme auteur de l'*Esprit des lois*; Voltaire, le premier prosateur du XVIIIe siècle, auteur d'une *Histoire de France*; Crévier, à qui nous devons une *Histoire des empereurs romains*; Lebeau, l'historien du Bas-Empire; Millot, auteur d'*Éléments d'histoire de France*; Barthélemy, qui un seul ouvrage a suffi à illustrer : le *Voyage du jeune Anacharsis*; l'abbé Raynal, auteur d'une *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, ouvrage déclamatoire, et enfin Anquetil, qui a écrit l'*Esprit de la Ligue*, le meilleur de ses ouvrages, un *Précis d'histoire universelle* et une *Histoire de France* qui jouit encore d'une certaine popularité, quoique elle laisse à désirer, autant sous le rapport du style que du fond du sujet.

Au XVIIIe siècle aussi appartient la gloire d'avoir donné naissance à l'éloquence politique, qui s'élève à son comble sous la Restauration, et s'éteint avec le règne de Louis-Philippe, historique et scientifique. Les grands événements d'une époque exercent une large et décisive influence sur tout ce qui entre dans leur centre d'action; les faits se tiennent et ont des déductions inexorables. Aux révolutionnaires de la politique succédèrent les révolutionnaires des lettres; il était impossible que l'exemple des novateurs hardis, qui avaient renversé l'ancien ordre de choses, ne fût pas suivi de près ou de loin par d'autres novateurs, impatients de saper les bases vermoulues du vieil édifice classique : l'affranchissement devait se produire à tous les degrés dans les esprits, et voilà pourquoi les règles caduques d'Aristote et la poétique trop sévère de Boileau, qui casemattaient le génie sous prétexte de le protéger et de le diriger, commencent du jour où une main puissante, celle de Victor Hugo, osa arborer le drapeau de la réforme. On renouvela tout, même la versification, jusque-là si pleine de longs combats, et la vieille école, qui avait la vie dure, a conservé ses derniers représentants jusqu'à nos jours dans la personne de M. Viennet et de quelques autres adeptes profondément discrédités. Le théâtre était resté, pendant toute la période impériale, entre les mains de Jouy, d'Arnault, de Népomucène Lemercier, pour le genre tragique, et, pour la comédie, entre celles d'Étienne, de l'Arnion, d'Andrieux, de Picard. Les principes de ces derniers fidèles s'incarnèrent encore, en subissant quelques modifications, dans Casimir Delavigne, et parurent obtenir alors un regain de popularité; mais c'était le dernier éclat jeté par la vieille école. La révolution littéraire était consommée par les audacieuses et heureuses tentatives de La Martine et de Victor Hugo.

Lamartine fut révolutionnaire sans le savoir. Profondément antipathique, par la nature même de son esprit et par ses idées spiritualistes, à la versification sèche et faide qui avait régné jusqu'alors, il considéra la poésie comme un instrument propre à rendre ses sentiments les plus intimes, les impressions les plus fugitives, et innova de tout point, rien qu'en suivant ses tendances naturelles. Ce fut bien autre chose encore avec Victor Hugo, esprit fougueux, exclusif, qui se posa, des ses premières œuvres, en réformateur ardent. Les *Méditations*, bientôt suivies des *Harmonies*, puis de *Joceyn*, représentent tout un côté du romantisme, la note sentimentale et vague, d'une grande suavité et d'une grande douceur, mais engendrant fatalement la monotonie; les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule* montrent l'autre face, le culte du mot et de la forme, de la couleur et du rhythme. Des *Orientales* aux *Châtiments* et à la *Légende des siècles*, malgré la longueur de l'étape, c'est

aux vers nuageux de Baour-Lormian et à la prose parfumée d'encens de M. de Fontanes, il y a longtemps qu'on les a fait descendre à leur véritable place. Mme de Staël et Chateaubriand sont seuls qui aient su, à cette époque, imprimer à leurs œuvres un véritable cachet de grandeur et d'originalité. En même temps que Chateaubriand engageait la littérature dans une voie nouvelle, fondait le roman moderne avec *René*, avec les *Martyrs*, et rétablissait le culte du *Génie du christianisme*, Mme de Staël nous initiait à la littérature allemande et posait les bases du romantisme. « Tant de formes diverses que notre littérature avait revêtues, pendant deux siècles du développement le plus riche et le plus actif, n'avaient pas épuisé, dit très-bien M. L. Joubert, l'ordre entier des sentiments et des idées de l'humanité. Il restait tout un côté de l'âme à exploiter pour l'éloquence et la poésie. Jusqu'ici, les impressions qui naissent des beautés de la nature, des richesses variées de la création, n'avaient occupé qu'une faible place dans notre littérature. Fénelon avait surtout étudié et senti les charmes de la campagne dans Homère; ses plus illustres contemporains avaient détourné des champs leurs regards fascinés par les grandeurs de la vie sociale et le luxe des cours. Les poètes du XVIIIe siècle n'avaient fait, dans leurs bergeries, que la plus ridicule contrefaçon de la vie pastorale. La nature attendait donc des peintres. Et pour rendre toutes ces nuances de sentiments, toutes ces idées délicates et fugitives, ingénieuses et fantastiques, qui naissent de la partie la plus brillante et la plus capricieuse de l'imagination, que la raison n'admet que par une sorte de tolérance, mais dans lesquelles on trouve tant de douceur, de bonheur, de perdue consolation, et qui ont pour nous un charme indéfinissable de mystère et de rêverie; tout cela était resté en dehors d'une poésie profane et de la poésie lyrique, qui ne trouvaient que dans nos grands maîtres du XVIIe siècle, mais toujours éminemment raisonnable, et, plus tard, ironique et froide du siècle suivant, que les chants de Sappho et que-là muettes, que les romantiques allaient faire vibrer.

L'état de décrépitude dans lequel étaient tombés le théâtre, la poésie, le roman, à la suite des pâles imitateurs de Racine et de Voltaire, rendait nécessaire une révolution aussi radicale en littérature, que celle de 1789 l'avait amenée en politique. Le romantisme ne fut qu'une conséquence nécessaire des lois mystérieuses qui président au mouvement des siècles, dont l'orbite parcourue tend sans cesse vers un but, que dans l'ordre philosophique, historique et scientifique. Les grands événements d'une époque exercent une large et décisive influence sur tout ce qui entre dans leur centre d'action; les faits se tiennent et ont des déductions inexorables. Aux révolutionnaires de la politique succédèrent les révolutionnaires des lettres; il était impossible que l'exemple des novateurs hardis, qui avaient renversé l'ancien ordre de choses, ne fût pas suivi de près ou de loin par d'autres novateurs, impatients de saper les bases vermoulues du vieil édifice classique : l'affranchissement devait se produire à tous les degrés dans les esprits, et voilà pourquoi les règles caduques d'Aristote et la poétique trop sévère de Boileau, qui casemattaient le génie sous prétexte de le protéger et de le diriger, commencent du jour où une main puissante, celle de Victor Hugo, osa arborer le drapeau de la réforme. On renouvela tout, même la versification, jusque-là si pleine de longs combats, et la vieille école, qui avait la vie dure, a conservé ses derniers représentants jusqu'à nos jours dans la personne de M. Viennet et de quelques autres adeptes profondément discrédités. Le théâtre était resté, pendant toute la période impériale, entre les mains de Jouy, d'Arnault, de Népomucène Lemercier, pour le genre tragique, et, pour la comédie, entre celles d'Étienne, de l'Arnion, d'Andrieux, de Picard. Les principes de ces derniers fidèles s'incarnèrent encore, en subissant quelques modifications, dans Casimir Delavigne, et parurent obtenir alors un regain de popularité; mais c'était le dernier éclat jeté par la vieille école. La révolution littéraire était consommée par les audacieuses et heureuses tentatives de La Martine et de Victor Hugo.

Lamartine fut révolutionnaire sans le savoir. Profondément antipathique, par la nature même de son esprit et par ses idées spiritualistes, à la versification sèche et faide qui avait régné jusqu'alors, il considéra la poésie comme un instrument propre à rendre ses sentiments les plus intimes, les impressions les plus fugitives, et innova de tout point, rien qu'en suivant ses tendances naturelles. Ce fut bien autre chose encore avec Victor Hugo, esprit fougueux, exclusif, qui se posa, dès ses premières œuvres, en réformateur ardent. Les *Méditations*, bientôt suivies des *Harmonies*, puis de *Joceyn*, représentent tout un côté du romantisme, la note sentimentale et vague, d'une grande suavité et d'une grande douceur, mais engendrant fatalement la monotonie; les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule* montrent l'autre face, le culte du mot et de la forme, de la couleur et du rhythme. Des *Orientales* aux *Châtiments* et à la *Légende des siècles*, malgré la longueur de l'étape, c'est à peine si le poète a faibli; son vers a toujours le même éclat, la même force; c'est touj